

Asmaa Alghoul, l'insoumise



Keystone-a

Elle est femme et journaliste, elle fait du vélo et refuse de porter le voile: Asmaa Alghoul se bat contre l'islamisation qui étouffe la liberté et empoisonne Gaza. Son livre est un combat pour la vie. Et l'amour.

Asmaa Alghoul sans Gaza ne serait pas Asmaa: «C'est une ville folle, têtue, addictive, je suis sa fille et je lui ressemble». Son livre, cosigné avec l'écrivain libanais Sélim Nassib, est un cri du cœur, un formidable plaidoyer pour la liberté. A chaque page, celle qui est née dans le camp de réfugiés de Rafah crie son amour pour sa terre. Elle n'a que cinq ans lorsqu'éclate la première Intifada, «mais l'odeur des gaz lacrymogènes est toujours dans mes narines».

Enfant, elle jouait innocemment à Arabes et Juifs, à cache-cache. Aujourd'hui, écrit-elle, «nous regardons le monde à travers le grillage, nous tremblons, les rafales des fusils-mitrailleurs résonnent dans nos crânes». La proximité de la mort, omniprésente (trois guerres, en 2009, 2012

et 2014), génère une urgence de vivre sans pareille: à Gaza, tout va plus vite. On respire vite, on jouit très vite, il n'y a que des projets à court terme dans une sorte de vie à la puissance dix, ludique et sensuelle.

Pour Asmaa, «il existe une magie dans ce territoire. On y devient soi-même, on y sent la valeur de sa propre vie, et le fait d'être musulman, chrétien ou juif n'a rien à voir là-dedans. Ce n'est pas la Kaaba de La Mecque qui est le centre du monde, comme le prétendent les Saoudiens, c'est Gaza, le pays de Samson et Dalila».

LES LIVRES DE SON PÈRE

Aînée d'une fratrie de neuf enfants, Asmaa découvre très vite la bibliothèque cachée de son père. «J'étais nulle à l'école, zéro en orthographe, mais

Gaza étouffe, mais des femmes se battent pour vivre et pour aimer.

de Gaza

je dévorais ses livres.» La lecture devient son exutoire, elle en appelle à Kundera, évoquant les sociétés fermées qui répriment la beauté sous toutes ses formes. Et constate qu'il n'y a pas une seule salle de cinéma dans la bande de Gaza. Les jeunes Gazaouis n'ont d'autre choix que «de se droguer au Tramadol ou d'appartenir aux brigades el-Qassam, devenir soldats». Elle comprend alors «que le destin d'être professeur/écrivain/poète ou guerrier en croyant défendre l'honneur de la famille ne tient qu'à un cheveu».

Femme, palestinienne et journaliste, elle est trois fois minorisée. Mais Asmaa ne sait pas se taire, c'est plus fort qu'elle. Elle cite l'écrivain Gamal el-Ghitani: «Mieux vaut la migraine de la liberté que le cancer de l'oppression». Sa fougue n'épargne personne: un Fatah corrompu, un Hamas extrémiste et Israël, le geôlier criminel de Gaza. Elle ose l'impensable, disant tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Divorcée deux fois, refusant de porter le voile, entière et courageuse, elle est inclassable. Son livre, une fresque intime de Gaza, a été publié avec un an et demi de retard de peur qu'Asmaa ne puisse plus quitter sa terre natale. Il n'existe pour l'instant qu'en français. Sa traduction en arabe aurait l'effet d'une bombe qui mettrait en danger elle et sa famille.

ILS VOIENT DU SEXE PARTOUT

Tout feu, tout femmes, Asmaa a une sainte horreur des mouvements islamistes qui génèrent une culture de mort où la religion passe avant tout. «Ils posent la question la plus détestable: 'Chrétien ou musulman?'. Dans le temps, on n'osait pas ce genre de questions, c'était honteux, cela ne regardait personne. Mais la religion est



Asmaa Alghoul l'insoumise, lors d'un de ses meetings.

devenue plus importante que la patrie. On ne demande plus: 'Es-tu palestinien comme moi?', mais 'Es-tu musulman comme moi?'. Le confessionalisme est un désastre.»

Ce sont eux qui, au nom de l'honneur, voient du sexe partout: lorsqu'une femme seule se promène avec un homme sur une plage, fume le narghilé ou monte à bicyclette. «Si un père voit sa fille parler à quelqu'un, il peut la tuer, son frère aussi.»

En 2010, Asmaa décide de rejoindre deux amis italiens et une Américaine. Ces militants des droits de l'homme traversent la bande de Gaza à vélo sur 30 kilomètres. Elle n'était plus montée sur un vélo depuis ses 14 ans, peu importe. L'accueil est plutôt aimable de la part des Gazaouis, mis à part un groupe de jeunes à moto qui les importunent avant d'être chassés par une voiture de police, notant la présence d'étrangers. Un peu plus tard, d'autres jeunes les dépassent, puis font demi-tour, les coinçant sur le bord de la route. Les cyclistes sont contraints de s'arrêter. Un des motards frappe l'Américaine et crache au visage d'Asmaa. Préparée à de telles réactions, l'équipe réplique du tac au tac et tient bon.

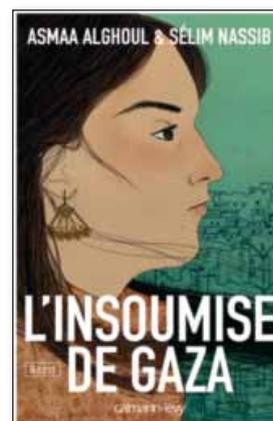
«J'avais six ans quand j'ai compris que

la société considérait le corps féminin comme quelque chose de honteux», dit Asmaa Alghoul. Elle évoque ces Palestiniens, souvent ingénieurs, architectes ou professeurs, qui rentrent du golfe Persique où ils travaillent et qui répandent comme une traînée de poudre un islam rigoriste. «Rien à voir avec l'islam!», clame-t-elle. Bouclée à double tour, la population de Gaza, pourtant très instruite, devient de ce fait le terreau le plus fertile.

LES DRONES ISRAÉLIENS

Dans une société où la famille est une valeur sacrée, Asmaa Alghoul ose proclamer haut et fort des vérités qui font parfois mal à entendre quitte à se mettre à dos l'un des ses oncles, membre éminent des services de sécurité du Hamas. Personne ne trouve le repos à Gaza «parce que, dans cha-

«Ils posent la question la plus détestable: 'Chrétien ou musulman?'



Asmaa Alghoul & Sélim Nassib, *L'Insoumise de Gaza*, Calmann-Lévy, 240 p.



Asmaa sur son vélo malgré les interdits du Hamas.

que quartier, quelqu'un, généralement membre du Hamas, est chargé de donner des informations sur les gens qui habitent dans son coin. On l'appelle le *Zannané*, celui qui fait *zzzzz* autour de toi, qui te voit et que tu ne vois pas. C'est aussi le nom que l'on donne aux drones israéliens». Elle se battra jusqu'au bout dans cette «prison à ciel ouvert» qu'est la bande de Gaza. Sa page Facebook l'a transformée en un incontournable média à elle toute seule. Lorsqu'un missile s'abat sur sa maison, tuant neuf membres de sa famille dont un bébé et son oncle âgé de soixante ans, elle écrit: «Ne me parlez plus jamais de paix».

LE COMBAT D'UNE VIE

La liberté de et à Gaza est le combat de sa vie: «Ce territoire a seulement besoin de s'ouvrir au monde. C'est le siège imposé par Israël, le Hamas, le Fatah et l'Égypte qui l'interdit – pendant que les États-Unis et l'Europe regardent ailleurs. Par un étrange phénomène, le monde extérieur semble considérer que Gaza, avec ses destructions, son blocus et ses souffrances, n'appartient pas tout à fait à la même planète».

A force d'oppression, les Gazouïs sont devenus incroyablement résilients. Malgré le chômage et la montée de l'islamisme, cet univers en vase clos génère une scène artistique très dynamique. «Nous sommes le peuple qui subit les coups les plus durs et qui cicatrise le plus rapidement. Nous sommes parfois blessés jusqu'à l'os – mais nous nous retrouvons debout le lendemain à penser aux sorties, au maquillage, à l'amour...» conclut Asmaa l'insoumise. ■ Claude Marthaler

ÉCOLE

Pourquoi lui faire

Les parents sont inquiets: leur enfant s'ennuie en classe, il sait tout et travaille mal. L'idée de lui faire sauter une classe peut être bonne, dit une pédagogue.



Sauter une classe est un défi non seulement scolaire, mais encore personnel et social.

Il y a les pour et les contre et des inquiétudes justifiées: faire sauter une classe à son enfant est toujours un risque. L'avis de Monique de Kermadec, spécialiste des surdoués et auteure de *L'Enfant précoce aujourd'hui. Le préparer au monde de demain* (Albin Michel, 256 p.).

Quand s'impose l'idée de sauter une classe?

Monique de Kermadec: – L'enfant a déjà fait le programme ou il a déjà les connaissances enseignées dans la classe fréquentée. Il peut s'ennuyer et, au lieu de rester un très bon élève, peut devenir un élève très dissipé ou voir ses notes chuter parce qu'il n'écoute plus en classe. A ce moment-là se pose la question: que faire pour garder l'enfant motivé et surtout lui apporter ce dont il a besoin?

Comment faire pour qu'un saut de classe soit bien vécu?

– Pour qu'un saut de classe se passe de manière positive, il faut qu'il y ait un dialogue entre l'école et les parents – l'école ne doit pas simplement l'annoncer, mais l'expliquer –, un dialogue entre les parents et l'enfant et un dialogue entre l'enseignant et l'enfant. Il faut que l'enfant se sente en sécurité et ait le sentiment que les adultes sont convaincus que sa place est dans la classe supérieure. Mais il n'y a pas de réponse absolue: sauter une classe est bon pour certains et ne l'est absolument pas pour d'autres. Si un parent a un doute, en dépit de ce que dit l'école, et qu'il veut parler avec quelqu'un d'extérieur comme un psychologue, qu'il le fasse! L'important, c'est que la personne qui va conseiller le parent rencon-

sauter une classe?



tre aussi l'enfant individuellement. Ce dernier va vouloir faire plaisir à ses parents. S'il sent que son papa est fier de lui faire sauter une classe, il va dire: «J'ai envie de sauter une classe». Mais il faut être sûr que l'enfant est prêt, sûr qu'il le demande, et il faudra l'accompagner parce qu'il va y avoir des moments où il sera dans un décalage affectif et psychologique avec les autres qui ne sera pas à son avantage.

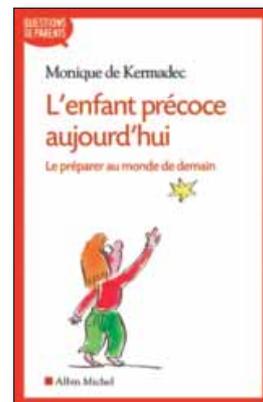
Quels sont les points importants à prendre en compte avant la décision?

– Il faut d'abord faire le point sur ses aptitudes d'apprentissage. Comment l'enfant gère-t-il sa façon de travailler pour acquérir de nouvelles notions? L'enseignant peut y répondre. L'enfant peut passer un test de niveau

fait par l'école ou un test de QI. Le test de QI n'est pas obligatoire, mais il montre les aptitudes qui sont attendues pour réussir dans les études. Il faut également s'interroger sur les habitudes de travail de l'enfant: est-il autonome? Est-il capable de se concentrer sur un temps assez long? Sauter une classe, c'est se retrouver dans une situation où il y aura plus de leçons, plus de devoirs et un temps plus intense de travail en classe.

Alors qu'avant il se sentait le plus fort de la classe, et en confiance parce que c'était facile, il va se retrouver avec des élèves de très bon niveau et il ne sera pas forcément le premier. Comment, affectivement, va-t-il gérer cet-

te situation? L'intelligence relationnelle est importante, d'autant plus quand il va se retrouver le plus jeune dans la classe qu'on lui propose. Il faut qu'il sache se faire des amis et, s'il ne le sait pas, il faut qu'on l'aide et qu'on lui donne des recettes. Il y a enfin la question de la taille: si votre enfant est déjà petit pour son âge, il peut avoir plus de mal à s'intégrer dans une classe supérieure.



Y a-t-il des alternatives au saut de classe?

– Bien sûr! On peut enrichir la pédagogie, l'enseignant peut donner des exercices plus complexes. Il est aussi possible d'aller plus vite dans une matière. Si on a un petit génie des mathématiques ou de la grammaire, on peut le faire travailler à un autre niveau tout en n'exigeant pas de lui qu'il soit en avance dans les autres matières.

Dans les faits, l'idéal pour l'enfant est d'avoir accès à une classe à double niveau avec toujours un niveau supérieur. Cela respecte sa maturité affective et lui permet de s'intégrer socialement. Ces conditions sont idéales.

«Le saut de classe n'est pas la réponse universelle. Il faut vraiment écouter l'enfant.»

Le saut de classe n'est pas la réponse universelle. Je crois qu'il faut vraiment écouter l'enfant. J'en ai vu avec des QI extraordinaires qui ne voulaient pas que l'on touche à l'équilibre

de la situation dans laquelle ils étaient. S'il ne se plaint pas, si la charge de travail lui convient, s'il a des amis, si pour finir il ne demande pas à sauter une classe, franchement, je ne pense pas que les parents fassent une très grave erreur en le laissant où il est. ■

Recueilli par Bruno Lus/La Croix